



pleinecran.fr

LE GRAND
PALACE
SAUMUR RIVE DROITE

www.lepalacesaumur.fr

l'imagin'R
Réseau des bibliothèques
Communauté d'agglomération
Saumur Val de Loire

www.bibliotheques.agglo-saumur.fr
mediatheque.saumur@agglo-saumur.fr



Plus qu'un récit d'immersion tragique dans une république auto-proclamée en Europe de l'Est, *Si le vent tombe* est un immense hommage à ces peuples du Caucase totalement ignorés du monde et qui attendent encore de vivre. Un témoignage sensible et profond.

La pancarte de bienvenue, fondue dans la grisaille des montagnes, annonce le pays du Karabagh. Qui a déjà entendu parler de cette sorte de république auto-proclamée, où un peuple qui connaît guerres et génocides depuis des décennies, tente d'exister, malgré la pénurie et le dénuement le plus total ? Nous sommes en 2020. Coincé par des intérêts géopolitiques complexes, le pays ressemble à un volcan prêt à exploser à chaque fois qu'une personne tente de s'approcher de la frontière, pour identifier ses limites. Il n'y a rien. Une seule route tortueuse pour pénétrer le pays. Il n'y a pas d'aéroport en état de fonctionnement, privant ainsi le peuple des échanges économiques essentiels à sa survie. Même l'eau est absente, au point que la seule ressource minérale pure se trouve dans cet aéroport sinistre. Un petit garçon la distribue chaque jour aux paysans esseulés contre quelques billets.



Si le vent tombe constitue un film hybride. A la fois témoignage historique et hommage en faveur de tout un peuple bafoué dans ses droits les plus stricts, le long-métrage raconte comment un pays peut se retrouver privé de tout, jusqu'au minimum qu'est l'eau potable, quand, dans l'indifférence internationale, on lui arrache le droit à faire venir des avions sur son aéroport. Alain, un auditeur français, vient pour rédiger un rapport qui devrait guider les ministres dans leur décision d'ouvrir ou pas l'aéroport. L'enjeu est immense, car il s'agit de faire cesser un embargo épouvantable et redonner au peuple un semblant de dignité. La caméra de Nora Martirosyan accompagne le consultant dans une pudeur et une économie de mouvements, semblables à la nature

du pays lui-même. La musique est rare, sinistre, elle se fraie un chemin au milieu de ces montagnes arides ou ces forêts froides. Si la capitale semble neuve, après qu'elle a subi les bombardements, le peuple paraît avoir déserté les lieux. On ne vit pas. On s'invente un espoir, on s'illusionne d'une renaissance prochaine.

La réalisatrice met en scène le si rare Grégoire Colin. L'égérie de Claire Denis revient sur les écrans dans de nombreux films pour notre plus grand bonheur en cette année de réouverture des cinémas. L'homme a mûri. Il parle peu. Les yeux noirs percent l'horizon et le spectateur ressent avec force que ce film n'a pas été un tournage de plus dans la carrière du comédien. On comprend que ce récit, ces traversées en voiture du pays, constituent une sorte de cri contre le silence assourdissant qui entoure le destin du Karabagh. L'homme trahit dans ses postures, dans les mouvements quasi imperceptibles du visage, l'expérience avec une nation qui attend sûrement, à la sortie du film, une reconnaissance du désastre humanitaire qu'elle subit. La dignité avec laquelle la réalisatrice met en scène son personnage principal est remarquable. On ne sait rien de cet homme, sinon qu'il achète un soir un vêtement pour un enfant. Le sien ? Un bébé de sa famille ? Le mystère reste entier. Car l'enjeu n'est pas celui du destin personnel de cet homme. L'enjeu demeure celui d'un pays qui n'existe pas, dont le peuple est condamné à la misère et l'oubli.

Voilà donc un témoignage social et historique qui hantera longtemps l'imaginaire des spectateurs. *Si le vent tombe* est un film d'utilité publique qui vaut bien mieux qu'un discours ou un reportage télévisuel. L'émotion emplie de pudeur est une opportunité magnifique pour s'intéresser au Karabagh et son peuple oublié.

Laurent Cambon

<https://www.avoir-alire.com/si-le-vent-tombe-nora-martirosyan-la-critique>

Extraits d'entretien avec la réalisatrice tiré du dossier de presse du film

Quelle est la genèse du film ?

Je viens de l'Arménie soviétique. J'ai connu la guerre du Haut-Karabagh mais de loin, j'étais encore étudiante en Arménie lorsque le conflit a éclaté. Le point de départ du film, c'est mon premier voyage au Haut-Karabagh, en 2009. J'ai découvert un territoire qui n'existe pas sur le plan juridique et géopolitique, mais qui pourtant est bien là, avec une capitale, un président, une constitution. Cela m'a paru extraordinaire ! Tout le chemin a ensuite consisté à se demander quelle histoire pouvait être racontée à partir de ce lieu. J'ai fait des allers-retours pendant dix ans entre la France et le Haut-Karabagh. Ces dix années de développement ont été bénéfiques pour transcender un réel qui s'imposait avec tous ses enjeux, ses problématiques, sa folie, ses événements qui touchent la population de cette toute petite enclave. L'écriture du film a été finalisée avec la romancière Emmanuelle Pagano que j'ai rencontrée à la Villa Médicis. Le rapport aux paysages et au territoire sont très forts dans le film.

Considérez-vous ce territoire comme un personnage ?

Le territoire, symbolisé par l'aéroport, est effectivement un personnage et ce territoire déclenche la fiction. Je crois profondément que le cinéma est là pour raconter des espaces qu'on n'aurait pas vus ou compris autrement. Mon film a pour vocation de faire découvrir un espace, délimité par une frontière dont on parle mais qu'on ne voit jamais. Cette limite est aussi dans nos têtes. Ainsi, quand Alain Delage, le personnage principal, va rencontrer la frontière, il va rencontrer sa propre limite.

Cet aéroport, surgi de nulle part avec ses infrastructures modernes, son personnel au sol, fait basculer le film dans le fantastique. Comment avez-vous appréhendé ce décor ?



La première fois que j'ai visité cet aéroport, j'ai trouvé extraordinaire de voir les employés prendre leur poste tous les matins en mimant « une vie d'aéroport », comme s'ils croyaient à une fiction. C'est la croyance de toute une population qui rêve d'être reconnue un jour. Il était important que cette dimension transite par les yeux de quelqu'un de très raisonnable, incorruptible, avec une vision occidentale du monde. Face à lui, ce monde a l'air complètement fou mais il s'agit d'un microcosme qui fonctionne. Le gamin va chercher de l'eau qui guérit, l'aéroport attend ses avions qui donneront l'indépendance. Les personnages sont dans une croyance très forte, même si elle paraît fantasque aux yeux d'un Français.

On découvre le pays comme le personnage de Grégoire Colin, de manière très sensorielle. Comment avez-vous travaillé cette identification au personnage ?

Je n'ai pas travaillé sur l'identification à proprement parler mais je suis heureuse que le film renvoie cela. Quand j'ai commencé à chercher mon acteur principal, je disais au directeur de casting que je souhaitais qu'on s'attache à un personnage ordinaire et qu'il fallait que l'on fasse ce trajet à travers lui. C'est donc un type normal. Grégoire Colin me demandait comment je voulais qu'il joue certaines scènes. Et je demandais à Grégoire d'être poreux à ce qui pouvait arriver. Je lui conseillais avant tout de vivre le moment et qu'à partir de là, les choses allaient se mettre en place. On a construit ensemble son timbre de voix, cette hésitation qu'il a dans sa façon de marcher. Je ne lui ai pas imposé une manière de jouer. Nous avons inventé ensemble la manière avec laquelle un corps de Français pourrait agir dans un tel endroit.

Comment avez-vous choisi Grégoire Colin pour ce rôle ? Comment s'y est-il préparé ?

Le Haut-Karabagh possède une force vitale extraordinaire. Les habitants sont eux-mêmes très vaillants. Ils ont traversé la guerre et vivent dans ce contexte de cessez-le-feu avec la menace des snipers de l'autre côté de la frontière. Ils ont développé une force à l'intérieur de ce paysage-là. Toutes proportions gardées, Grégoire possède également à sa manière une force intérieure. On ne connaît rien d'Alain Delage. Tout ce qu'il montre de lui, il le montre physiquement. Son côté ténébreux permet d'avoir un personnage qui contient son histoire sans qu'on la raconte. En rencontrant Grégoire, je n'ai pas rencontré un acteur mais une personne qui avait le désir de vivre une aventure avec moi. Nous savions que tout allait se jouer pendant le tournage. Il a été extraordinaire, et un complice de tous les instants.

D'où vient le personnage d'Edgar (Hayk Bakhryan), le petit porteur d'une eau aux vertus soi-disant miraculeuses ?

Edgar incarne l'espoir et l'avenir. Même s'il s'adonne à une petite escroquerie, là encore les gens y croient. D'autre part, le personnage permet de circuler dans des endroits où Alain Delage ne peut pas aller. Cet enfant incarne les voix de tout un pays. J'ai inventé ce petit héros car je voulais un personnage qui croit à un rêve et qui entraîne tout le monde dans cette croyance impossible. (...)

https://www.arizonafilms.fr/upload/SLVT/SLVT_dp%2004-05-2021.pdf

Fiche réalisée par

l'imagin'R
Réseau des bibliothèques
Communauté d'agglomération
Saumur Val de Loire